Document généré le 7 juil. 2025 19:43

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le pouvoir des livres

Francine Bordeleau

Numéro 84, hiver 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39003ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bordeleau, F. (1996). Le pouvoir des livres. *Lettres québécoises*, (84), 14–17.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le pouvoir des livres

Quels rapports nos « élites » — ces hommes et ces femmes qui ont une certaine influence — entretiennent-elles avec le livre, la littérature, l'écriture ?

DOSSIER
Francine Bordeleau

« UNE PERSONNE ÉCRIT UN LIVRE TIRÉ À 800 EXEMPLAIRES et elle passe à la télé, on la voit partout. Un journaliste écrit dans *TV Hebdo*, qui tire à peut-être 250 000 exemplaires, et personne n'en parle. » Encore un peu et Jean Paré, éditeur du magazine *L'actualité*, pourrait bien s'esclaffer. Quoi qu'on entende aujourd'hui sur la crise de la chose imprimée, sur la fin imminente de la « galaxie Gutenberg », sur la population qui lit de moins en moins (cela reste d'ailleurs à prouver), il est persuadé que le livre n'a rien perdu de ce pouvoir qu'on lui prêtait jadis, avant l'ère de l'audiovisuel et de l'ordinateur. « Il y a une révérence devant un auteur de livres. Écrire un livre, ça confère une aura. »

Est-ce pour cette raison qu'à l'instar de bien d'autres journalistes, le patron de *L'actualité* a lui-même publié, cet automne, un ouvrage ? Ni roman ni essai, son *Je persiste et signe*[1] consiste en une sélection des éditoriaux qu'il a écrits depuis la fondation du magazine, voilà tout juste vingt ans. Jean Paré a constaté que s'en dégageaient six thèmes majeurs, six grands leitmotivs dont la Constitution, le gouvernement et les services publics. Nombre de ces éditoriaux, remarque-t-il aujourd'hui, sont toujours de circonstance : ce sont principalement ceux-là que regroupe *Je persiste et signe*. « Ce livre, dont on parlera au plus pendant quelques mois », dit-il avec une modestie où point peut-être un soupçon de coquetterie, s'inscrit certes dans la foulée du vingtième anniversaire, célébré en grande pompe, de *L'actualité* ; mais, d'ajouter son auteur, « je l'ai fait aussi pour laisser une petite trace ».

Jean Paré reconnaîtra avoir d'autres projets d'écriture, bien qu'il n'ait guère le temps, pour l'heure, de s'y consacrer. Et il semble que ce désir soit partagé par quelques-unes de nos « élites » qu'on imagine de prime abord plutôt loin du monde des lettres. Que représente l'écriture, que peut-elle leur apporter qu'elles ne possèdent déjà ? Et que trouvent-elles dans la littérature, dans ces livres qui, à en croire nos interlocuteurs, ne sont pas près d'être chassés par Internet ?

L'âme des technocrates

Au cours de sa carrière de technocrate et de grands commis de l'État, Pierre Boucher, président de la Commission de la capitale nationale du Québec (la CCNQ est née il y a un peu plus d'un an), a beaucoup écrit : « Une littérature plate, impersonnelle et sans saveur », dit-il. Puis, à partir de 1989, il s'est « adonné à une écriture plus personnelle » : des fragments, des réflexions (sur l'écriture comme telle, entre autres), et un roman — sans rapport aucun avec le monde de la haute fonction publique — destiné à être le premier tome d'une trilogie. « Les commentaires de mon ami Jacques Desautels[2], qui voyait plutôt là un scénario de télésérie, m'ont cependant découragé d'essayer de le faire publier », dit-il. Et pas question, pour lui, de publier à compte d'auteur. Le manuscrit, qui relate le dernier siècle de l'histoire du Québec à travers une héroïne inspirée de sa grand-mère, attend donc, fin prêt à être envoyé à un éditeur...

L'écriture lui aura de toute évidence apporté beaucoup. « Parce qu'elle oblige à l'introspection, elle m'a permis de découvrir des éléments de moi-même que j'ignorais, ou que je connaissais mal. » L'écriture lui est d'abord apparue comme une forme de thérapie. Un moyen de définir sentiments et émotions, de retrouver une partie de son âme, de ce « moi intérieur » que, concède-t-il, « la très grande majorité parmi les technocrates, les élites et les gestionnaires » ont fini par oublier. « Leur moi intérieur a été avalé par leur moi extérieur. »

Le président de la CCNQ estime en outre que « tout être humain a besoin de créer quelque chose ». Or, dans sa vie professionnelle, la création...

> *Quand j'écris, je peux refaire la vie, inventer des personnages et les modifier à mon gré, changer la destinée des êtres humains par un simple coup de plume. C'est ce qui rend si fascinante l'écriture d'un roman.*

Et en Pierre Boucher aussi s'est insinué le désir de laisser sa « petite trace ». De s'inscrire dans le monde au moyen d'une œuvre personnelle, singulière...

Lancer la « discussion »

Vers l'âge de dix-huit ans, tout en commençant ses études en sciences politiques, M. Boucher rêvait de devenir romancier. Et poète. Et journaliste. Il le fut d'ailleurs, journaliste, pour le journal étudiant. À peu près au même âge, Claude Béland, lui, fondait *Le Citoyen*, le journal du collège Brébeuf. Puis devenait rédacteur en chef du *Quartier latin*, le célébrissime journal étudiant de l'Université de Montréal. On le voit

Jean Paré

Pierre Boucher

le pouvoir des livres

encore, vers 1975, plonger de plain-pied dans le monde des lettres alors que, conseiller juridique chez Desjardins, il est propulsé président des Éditions du Jour — qu'il vendra plus tard aux Éditions de l'Homme — « pour les remettre sur pied ». « J'étais le comité de lecture à moi tout seul », dit-il.

Éric Péladeau

Est-ce à cette époque qu'il a commencé d'écrire des « bouts de romans » qu'il ne terminera jamais ? Aujourd'hui, la fiction ne l'intéresse plus guère. Le président d'un organisme qui, entre finance et coopération, cherche son éthique, poursuit par contre « le rêve d'écrire un essai au vrai sens du terme, qui serait l'expression d'un projet de société ». M. Béland a ses sujets de prédilection : l'économie sociale, l'économie politique, la sociologie... Ses lectures — et ses textes — portent surtout là-dessus. « Je constate en outre qu'en dix ans j'ai donné plus de six cents conférences. Il y a là une matière très riche. » Qui pourrait être utilisée, donc, dans un essai à caractère social, un domaine où l'on verrait tout aussi bien Gérald Larose. Ces derniers mois, le président de la CSN (Confédération des syndicats nationaux) et celui du Mouvement Desjardins se sont croisés souvent : dans les sommets socioéconomiques et pour l'affaire, litigieuse, de l'hôtel Méridien. Les deux hommes n'ont pas vraiment les mêmes ambitions.

Jean-Claude Hébert

> *Dans mes vies antérieures [avant la CSN], j'écrivais, et je suis sûr que je vais y revenir un jour. J'aimerais faire un livre qui soit proche de la philosophie, qui aborde les questions fondamentales de l'être humain.*

Pas d'« Histoire du syndicalisme québécois », ou autres sujets du même acabit : Gérald Larose, si jamais il prenait la peau d'un auteur, voudrait faire réfléchir ses concitoyens sur de grands thèmes.

Claude Béland

Claude Béland, de son côté, déplore qu'on soit « envahis par une théorie simpliste : celle du capitalisme ». Pas mal pour un banquier ! S'il finissait par le faire, ce livre, ce serait pour « influencer la pensée en général ».

Il s'agit en somme de « lancer une discussion : là est l'important », dit Jean Paré qui concède avoir « des projets de livres ». D'essais, plus précisément, car la fiction ne l'attire absolument pas. « À côté de la vie, qui est tellement extraordinaire, que peut-on inventer ? De toute façon, les grands romans sont toujours écrits par les peuples en mesure de faire l'Histoire», croit-il. Essayiste, le patron de *L'actualité* ne serait pas en quête de gloire, mais de lecteurs. Nuance. « Il est tout de même frustrant d'être lu par une poignée de personnes. »

Roger D. Landry

Le criminaliste Jean-Claude Hébert, lui, trouve en John Grisham, l'avocat devenu auteur de *mega-sellers* — *The Firm*, *Le Client*... — , son profil imaginaire. « Grisham a compris la fascination qu'exerce sur le grand public le monde judiciaire, criminel. » Résultat : Grisham est en train de rivaliser, côté ventes, avec Michael Crichton. M^{e} Hébert a cependant des ambitions plus modestes, et réalistes : il aimerait, pour sa « satisfaction personnelle », « mettre le point final à une œuvre qui soit appréciable, et appréciée ».

Le criminaliste a toujours écrit des textes techniques, voire scientifiques, et il est, depuis une vingtaine d'années, l'un des piliers de la *Revue du Barreau*. Il s'est aussi découvert, à force d'exercer son « droit de parole » — dans les journaux, mais aussi à Télévision Quatre Saisons où il a tenu une chronique hebdomadaire pendant le bulletin d'informations de fin d'après-midi —, un goût pour la communication, la vulgarisation, voire le pamphlet. Son grand cheval de bataille était, et reste, les libertés civiques, constamment menacées par « ces lois qui se présentent comme des solutions miracles ».

Pendant son cours classique, qui lui a permis d'acquérir « des outils de travail extraordinaires », le criminaliste a développé l'amour de la littérature et de l'écriture. Et c'est au moyen d'un livre (roman ou essai) qu'il aimerait « intervenir sur la place publique ». En fait il prépare actuellement un volume de droit pénal, « un livre utilitaire et sans prétention sur le crime économique, destiné aux professionnels et aux gens d'affaires ». Mais le passionnent davantage, assurément, « l'analyse et le commentaire critiques, qui sont pratiquement absents de la littérature juridique ». Pour Jean-Claude Hébert, « toutes les lois et leurs interprétations obéissent à une morale, le droit — cet "artifice" humain — est à la remorque de l'évolution de la société, et de nombreux problèmes nuisent à l'administration de la justice » : voilà *grosso modo* ce dont il souhaite un jour convaincre ses pairs, ses concitoyens et les gestionnaires.

Bill Gates ou Anne Hébert ?

Certains, parmi nos élites, rêvent d'écrire. Et lisent... quand ils en ont le temps. Mais le temps, pour les présidents et présidentes d'entreprises ou d'organismes, est une denrée rare. Ainsi, pour Éric Péladeau, président du conseil d'administration et chef de la direction de Quebecor, « la lecture n'est pas une détente, mais un travail ». Si au collège il a lu Baudelaire, aujourd'hui c'est plutôt Bill Gates.

> *Le monde des affaires et celui des communications bougent tellement vite, et il faut garder le fil. Mon peu de temps disponible, je le consacre à la lecture de livres spécialisés. Même mon père [Pierre Péladeau] n'a pas le temps de lire comme il le voudrait, d'écrire ses mémoires — il essaie de le faire depuis trois ans —, et il a soixante et onze ans !*

Roger D. Landry, éditeur de *La Presse*, lit *son* journal (forcément). Et « nombre de livres traitant de l'information, des communications, du journalisme, du marketing », ce qu'il appelle une « littérature de formation ». Mais « lire pour le plaisir est différent » : M. Landry jette alors son dévolu sur « certains auteurs états-uniens de suspense, d'une rare efficacité », et sur les biographies.

« On ne peut pas dire que nos élites ne s'intéressent pas à la culture », commente Michel Gervais, recteur de l'Université Laval. S'intéressent-elles à la littérature ? « Mais qu'est-ce que la littérature ? », demande un Jean Paré qui se plaît à rappeler que le roman, né officiellement en 1678 avec la publication de *La Princesse de Clèves*, est un genre tout récent. Lui-même féru d'histoire et de philosophie, fervent lecteur de Sénèque, M. Paré dira qu'« il est difficile de tirer la frontière entre littérature obligatoire et lecture pour le plaisir », que du reste il « assigne des limites très vastes à la littérature dont le roman, qui se présente de plus en plus comme un exercice de style, n'est qu'un épiphénomène ». Tant qu'à faire, il faudrait aussi demander aux

le pouvoir des livres

littéraires « s'ils lisent autre chose que le roman, la poésie » : on constaterait probablement qu'ils délaissent eux-mêmes de larges pans du savoir et de la culture.

La mémoire du monde

L'idée, c'est qu'on n'est plus au siècle des Lumières, époque où un « honnête homme » pouvait encore appréhender l'ensemble des savoirs et de la production littéraire. Aujourd'hui, remarque Jean Paré, « on publie plus de romans chaque automne qu'on en publiait autrefois dans un siècle », et il en est de même pour l'essai et les ouvrages scientifiques. Bref, la quantité entraîne le cloisonnement, et l'hyper-spécialisation est du reste encouragée par un « système d'éducation qui a tout fractionné », dit John Porter, directeur général du Musée du Québec.

Issu de l'Université Laval, où il fut longtemps professeur d'histoire de l'art, M. Porter se dépeint également comme un intellectuel et un chercheur. « Un gestionnaire au profil un peu particulier », en somme, même pour un directeur de musée. Car le débat, souligne-t-il, refait périodiquement surface (aux États-Unis surtout, mais ici aussi) : faut-il confier la direction des institutions culturelles aux gestionnaires ou aux « personnes qui connaissent les contenus » ?

Pour John Porter, ces « contenus [relatifs à l'histoire de l'art] ne peuvent être appréhendés sans la littérature, car les écrivains donnent un éclairage formidable sur les choses ». Ainsi, lors d'une exposition récente sur la ville — *Québec plein la vue* —, « on a intégré la littérature [de fiction] pour explorer l'évolution, sur un même thème, du visuel et du littéraire ». Sont alors apparus d'emblée des recoupements, des parentés formelles, « des similitudes dans la façon de représenter le réel ».

> *Beaucoup de questions que je me pose comme historien de l'art sont enrichies par la littérature. Elle est un reflet de la société, en même temps qu'elle apporte au monde une dimension intimiste et une mémoire*

dit encore un John Porter qui évoque, non sans une certaine nostalgie, la revue interdisciplinaire *Le Nigog*[3], qui jetait « des ponts entre la littérature et les autres formes d'art », et à laquelle « écrivains et peintres travaillaient de concert ».

« L'art en général est nécessaire et essentiel, ne serait-ce que parce qu'il constitue cet ailleurs auquel doit s'alimenter un cerveau pour pouvoir fonctionner », estime Roger D. Landry, qui souligne s'être personnellement « très impliqué dans la vie culturelle et artistique depuis vingt-cinq ans », notamment au sein de l'Opéra de Montréal. Cependant, reconnaît-il à la littérature une fonction, un rôle spécifiques ? Son matériau, ce sont ces « mots qui font aussi la définition de ce que nous sommes » : voilà qui n'est pas rien. « La littérature comporte toujours quelque chose d'utilitaire, mais elle doit être également une forme d'évasion », ajoute l'éditeur de *La Presse*.

Pour Gérald Larose, « la littérature est une mémoire et une fantaisie collectives ». Par elle, « des individus couchent sur le papier une multitude d'expériences, projettent et charpentent des fantaisies, avec un caractère de pérennité que les autres formes d'art ont moins ». L'historien de l'art qu'est John Porter partage-t-il cet avis ? En tout cas, l'idée, héritée des humanités, voulant que « les écrits restent » — Jean Paré, avec son désir de « laisser une petite trace », ne dit pas autre chose — semble bien ancrée chez nos élites.

L'amour des livres

« La littérature, ce sont les mots, et les mots, ce sont les idées », souligne de son côté Michel Gervais. Pour le recteur, la littérature se caractérise d'abord par son aspect « réflexif ».

C'est aussi la réflexion — « plutôt que la détente » — que cherche Gérald Larose dans la littérature. La réflexion, et le dépaysement. L'un de ses plus récents « grands moments de lecture » fut *Une saga moscovite*, de Vassili Axionov[4] : un livre d'un millier de pages ! Le roman russe intéresse également Florence Junca-Adenot, présidente de l'Agence métropolitaine de transport, et qui était, jusqu'en mai dernier, vice-rectrice aux Finances à l'UQAM. Celle-ci voit dans les livres le moyen privilégié de « mieux comprendre le monde dans lequel on vit ». « Formée à l'amour des arts », elle lit principalement sur la culture, les civilisations, les villes... Pour la détente — après un ouvrage sur les Canaques et la Nouvelle-Calédonie, par exemple —, elle lit des romans historiques.

> *Le monde du livre est très important. Malheureusement l'école n'a pas développé, chez les jeunes, le goût de lire. C'est un des échecs de notre système d'éducation*

déplore M^me^ Junca-Adenot. Ce système réserve « une voie royale aux mathématiques, ce qui a dévalorisé certains champs du savoir », concède Lorraine Pagé, présidente de la CEQ (Centrale de l'enseignement du Québec). Même si « l'école ne peut pas tout faire », elle a quand même « un rôle déterminant à jouer en élaborant des programmes conséquents, en développant les bibliothèques scolaires, et en adoptant un cadre organisationnel qui favorise l'initiation à la lecture ».

Les élites actuelles ont quant à elles connu un tout autre système. Les enfants y découvraient-ils plus tôt la littérature ? En tout cas, Françoise David, la présidente de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), « aime la lecture depuis l'âge de sept, huit ans ».

M^me^ David avoue lire peu d'essais et de biographies. Elle préfère les romans, parce qu'ils « contiennent tout un monde d'imagination » et « explorent les rapports humains ». Folle de Daniel Pennac, elle lit aussi Robert Lalonde « pour le plaisir du texte », Michel Tremblay... Elle adore le polar — « c'est la détente totale » —, mais le polar écrit par des femmes : « C'est plus intéressant, on y trouve davantage de psychologie que de meurtres. »

La présidente de la FFQ s'alimente en outre un peu partout, dans les littératures du monde entier. « La lutte contre l'ignorance et les préjugés mutuels passe aussi par la littérature », soutient-elle.

« La littérature, c'est ce qui permet de s'évader, de plonger dans une autre réalité, sans qu'on ait besoin de préparation spécifique », dit pour sa part Lorraine Pagé. La présidente de la CEQ trace une ligne très nette entre la littérature « utilitaire » — les essais lus pour le travail — et ce qu'elle lit pour le plaisir : les romans historiques, les écrivains comme Dany Laferrière et Monique Proulx, les polars et les *thrillers*...

Michel Gervais

John R. Porter

Gérald Larose

Florence Junca-Adenot

le pouvoir des livres

Du côté des amateurs de polars et de ce qu'on appelle encore « paralittérature », on rencontre encore John Porter et Michel Gervais, qui avouent un faible pour Mary Higgins Clark, Agatha Christie et Robert Ludlum... Le recteur, pour qui le roman est « une grande aventure, un voyage par l'imaginaire », a d'ailleurs des goûts plutôt éclectiques : Amélie Nothomb, Marguerite Yourcenar, Patrick Süskind, Gabrielle Roy... C'est justement *La détresse et l'enchantement*, livre qui d'ailleurs lui avait été offert par l'épouse du recteur, que Yourcenar aurait lu en dernier, rapporte M. Gervais. Celui-ci reconnaît être tenté par l'écriture romanesque. « J'aimerais exprimer des sentiments, créer des personnages, peut-être utiliser la connaissance des gens que j'ai acquise avec le temps. » Ce roman, le recteur voudrait qu'il soit « très très bon », et il l'écrirait « probablement sous pseudonyme, pour qu'on différencie bien l'homme public que je suis et l'auteur ».

Lorraine Pagé

Françoise David

Mgr Maurice Couture

L'écriture n'est pas une tentation pour Mgr Maurice Couture. L'archevêque de Québec, mis sur la sellette malgré lui lors de « l'affaire » de la pension du Premier ministre, craindrait « de publier quelque chose qui ne serait pas un véritable enrichissement ». Il est cependant un grand lecteur. Au premier chef : la *Liturgie des heures* (le bréviaire), qui est sa « nourriture quotidienne ». Il doit aussi se « tenir à jour dans les domaines théologique et dogmatique, ainsi que sur les différents sujets se rapportant à la morale ». Mais Mgr Couture sait apprécier « le génie de la langue française » : les Bernanos, Claudel, Mauriac, Maupassant, Balzac, La Fontaine... « Lire Jean-Paul Sartre, dont les idées ne correspondent pas tellement à mes croyances et à ma philosophie, c'est m'imposer un pensum. »

L'ecclésiastique parle aussi — et c'est un peu étonnant — des lectures que lui impose sa « charge de pasteur » : ce ne sont pas les ouvrages religieux, mais les *best-sellers*, la littérature de masse. « Il faut lire ce à quoi les gens s'alimentent, parce qu'on sait qu'ils sont façonnés par leurs lectures. »

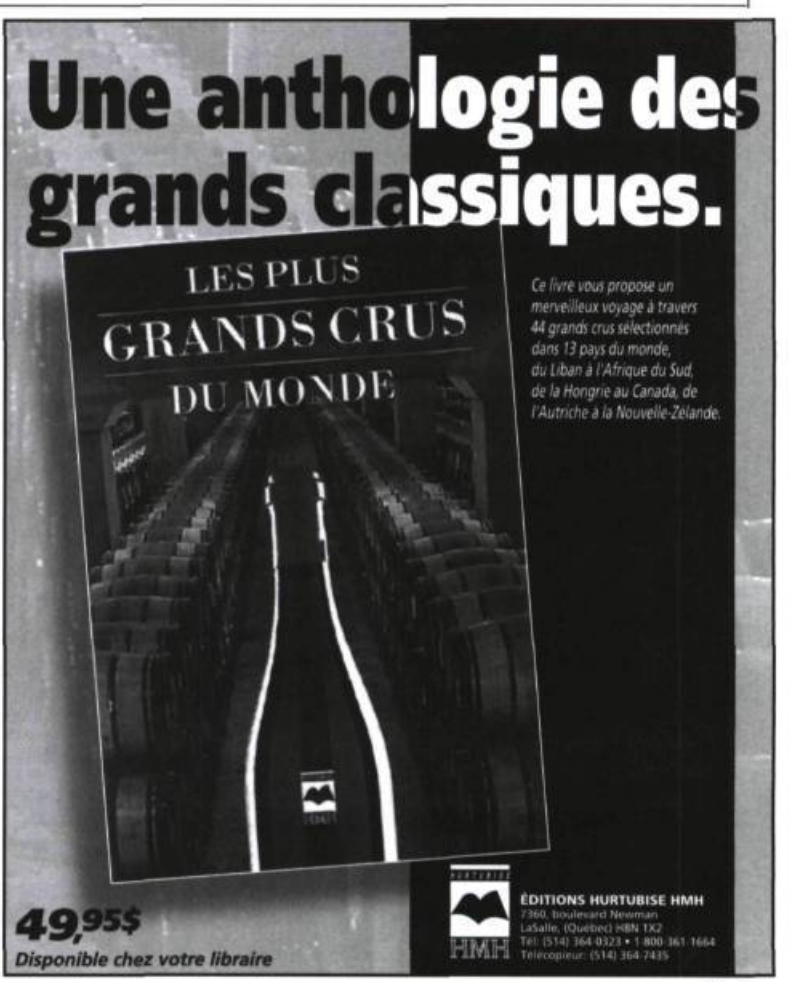
Le livre a donc encore beaucoup d'impact, croit Mgr Couture.

> *Le livre est irremplaçable : je ne vois pas le jour où on se promènera avec une télé ou un ordinateur sous le bras. Il aura toujours un pouvoir, et plus on avancera dans la technologie, plus il prendra de l'importance*

soutient de son côté Roger D. Landry. Les nouvelles technologies sont loin de constituer une menace, renchérit Lorraine Pagé. Elles pourraient même « créer un nouveau rapport au livre et à l'écrit, puisque les gens ont besoin de savoir lire et écrire pour utiliser des technologies sophistiquées ».

La présidente de la CEQ émet toutefois un bémol. « On est en train de se faire avoir par la notion de "compétences" qui a contaminé l'ensemble du système scolaire. Avec cette notion, la culture, la littérature ont été sacrifiées. »

C'est ce qu'a démontré aux États généraux sur l'éducation, début septembre, une étude sur les cégeps effectuée par Max Roy, professeur à l'UQAM. En deux ans, la réforme initiée par l'ancienne ministre Lucienne Robillard, qui a imposé « l'approche par compétences », a fait chuter dramatiquement la part réservée à la littérature dans les cours de français. Cela n'augure rien de bon.

---

1. Jean Paré, *Je persiste et signe*, Montréal, Boréal, 1996.
2. Jacques Desautels, professeur et doyen de la Faculté des lettres de l'Université Laval, s'est lui-même découvert, après avoir écrit quelques ouvrages savants sur la mythologie, une vocation tardive de romancier. Côté romans, on lui doit *Le quatrième roi mage* (Quinze éditeur, 1993; prix Robert-Cliche 1993) et *La dame de Chypre* (l'Hexagone, 1996).
3. Fondé en 1918, *Le Nigog* est la première revue associée à la modernité québécoise.
4. Vassili Axionov, *Une saga moscovite*, Paris, Gallimard, 1995.